

bien au contraire : la formulation d'arguments cosmologiques (en faveur de la création) par l'inférence à la meilleure explication aurait été esquissée par toute une série d'auteurs de Philon à Maxwell, d'Eusèbe à Condillac...

L'envergure de cette enquête oblige à situer la question sur le plan général d'une définition de la modernité, en référence ici à Blumenberg, faisant de l'autoconservation et de l'autonomisation de la créature la conquête essentielle de la modernité scientifique. Cependant, Blumenberg, qui travaille davantage que ne le fait Clavier ici sur l'aspect proprement cosmologique de la question, a bien montré comment la modernité, de l'hypothèse cartésienne des *Principia Philosophiae* jusqu'au Kant de l'*Allgemeine Naturgeschichte*, évoluait d'une thèse scolastique sur la création *continué* vers celle d'une création *continue* qui n'en finit pas de se faire, appelant l'homme à l'achèvement d'une création dont le Créateur nous aurait, pour ainsi dire, transféré les droits. Dans une telle évolution, le concept de création a toutefois perdu sa signification proprement métaphysique, pour ne signifier plus que la production des choses et la possibilité matérielle d'une causalité libre, ce dont nous savons assez, depuis Kant, le caractère illusoire. L'enquête menée par Clavier récuse de telles interprétations erronées de la création (qui feraient en réalité partie des « scénarios de sortie » plus que des réminiscences ou survivances) au même titre que les arguments directement dirigés contre la création elle-même.

À la fois monument d'érudition philosophique et modèle de clarté dans l'établissement de sa démonstration, synthèse d'histoire de la philosophie, de métaphysique et de philosophie analytique, ce livre replace la question de la création au centre du débat philosophique, ce qui est déjà, en soi, un résultat considérable : on pouvait en effet imaginer que la question de la création n'appartient pas à la philosophie, mais qu'elle dépend strictement, comme tout ce qui est révélé, de la théologie. On ne pourra cependant écarter totalement l'ombre d'un doute au moment de refermer cet ouvrage : s'agit-il d'une nouvelle théodicée ou d'un plaidoyer en faveur de la métaphysique ? Choisir de limiter le concept philosophique de création à la *datio totius esse*, c'est faire coïncider la légitimité philosophique de ce concept avec son caractère métaphysique. On aurait pu imaginer un autre scénario, consistant à sortir le concept de création de son contexte métaphysique, pour le rendre à la philosophie. Un concept postmétaphysique de création est-il possible ? Quelle dimension de la philosophie intéresse-t-il (l'esthétique, la phénoménologie...) ? Voilà qui pourrait faire, sinon l'objet d'un troisième volume, celui de Paralipomènes à un livre dont il faut saluer le courage et l'envergure spéculative.

Édouard MEHL

Didier Debaise (éd.), *Philosophie des possessions*, Paris, Les Presses du Réel (coll. « Relecture-Anthologies »), 2011, 255 p., 22 €.

L'ambition d'ouvrir de nouvelles perspectives de questionnement métaphysique ou postmétaphysique est toujours louable. En ce sens, il convient de saluer le projet audacieux de Didier Debaise qui entend substituer à l'ontologie classique, c'est-à-dire celle de l'être, de la copule et des attributs, ce qu'il nomme une philosophie ou une logique des possessions (pp. 5-7), c'est-à-dire une pensée redevenue sensible au métamorphisme oublié de l'avoir. Redonner toute leur importance, à l'intérieur du champ contemporain de la déconstruction-reconstruction des catégories de l'ontologie, à des notions méconnues (par exemple, celles de « capture », de « prédation »,

de « prise », d'« appropriation », d'« appartenance », etc.), tel est le défi de ce livre. Fonder cette démarche en se référant à des penseurs qualifiés de « mineurs » ou de « secondaires » par la grande histoire de la philosophie (par exemple, Tarde, James, Péguy, etc.), relus ici par des universitaires réputés (Bruno Latour, Isabelle Stengers, Pierre Montebello, etc.), telle est la méthode ou la stratégie debaisienne. Laisser entendre, au passage, de façon plus ou moins subreptice, que les métaphysiques majoritaires de l'être ne pouvaient que tenir dans l'ombre les doctrines qui assumaient presque secrètement le projet, aujourd'hui révélé, d'une philosophie des possessions, telle est la sophistique ou la dialectique de Debaïse.

Une chose est sûre : pour donner du volume, du corps, et même de la chair, à l'heuristique debaisienne, les sept contributeurs ne ménagent pas leur peine et font preuve d'une belle ingéniosité, ce qui donne lieu à des analyses brillantes et des éclairages inédits sur des philosophies enfin rendues à leur pleine visibilité (par exemple, celle de Simondon ou de Souriau). Malheureusement, on trouve ici ou là, à l'instant même où chaque contributeur entend signaler explicitement, trop explicitement, que son propos s'inscrit bien dans le projet collectif d'une « philosophie des possessions », quelques formules rhétoriques ou *ad hoc* qui nuisent un peu, de façon heureusement quasi imperceptible, à la fluidité de l'ensemble. Parfois, on peut même avoir le sentiment, ce qui est plus dommageable, que les auteurs prennent scrupuleusement soin d'esquiver tout face-à-face avec la pure et simple opposition logique, visiblement trop formelle ou verbale à leurs yeux, de l'être et de l'avoir qui sous-tend pourtant en filigrane la composition architectonique de l'ouvrage. Or, s'il est on ne peut plus méritoire, du point de vue d'une phénoménologie renouvelée de la vie (qui se doit de tenir compte des avancées évolutionnistes), de prendre acte, indépendamment de toute présupposition axiologique, du tout-venant de la phénoménalité, il est pour le moins paradoxal de sous-estimer délibérément l'évidence de ce que Bergson nommait le « géométrisme latent » de notre perception et de notre intelligence du monde. D'où l'impression, peut-être infondée mais néanmoins prégnante, qu'il s'agit prioritairement ici de tordre le bâton dans l'autre sens, et ainsi de recouvrir ou de dissoudre à *tout prix*, au prix notamment d'une multiplication paradoxalement *systématique* d'images et/ou de chiasmes, tout schématisme, relationnisme ou soubassement résiduel d'allure classiquement transcendantale. D'où aussi la curieuse sensation, de fil en aiguille, d'avoir surtout affaire ici, malgré les apparences, à une sorte de visée ou de vision néologiciste, comme si le projet de Debaïse s'enracinait, depuis toujours et parfois contre l'inspiration de certains contributeurs du volume, non pas tant dans une investigation évolutionniste du phénomène de possession que dans une approche analytique des tropismes du langage. Qu'un transcendentalisme fluide du vivant puisse, et même doive converger vers une nouvelle logique des prédicats, parce que la vie tout court et la vie des idées sont données dans un même mouvement, telle serait alors la leçon à retenir de ces textes qui méritent le détour.

Saluer l'effort spéculatif tenté ici n'empêche pas de souligner qu'en ce point d'extrême tension spéculative, où l'endurance du penseur est soumise à rude épreuve, tout reste pragmatique.

Alain PANERO

Piero Di Vona, *L'ontologia dimenticata. Dall'ontologia spagnola alla Critica della ragion pura*, préface de G. Caccirore, postface de G. D'Anna, Naples, La Città del Sole, 2008, 161 p., 15 €.

*Revue philosophique*, n° 4/2012, p. 551 à p. 606